



Le Voyage en Orient de Lamartine : le poète chrétien et la tentation du syncrétisme

Rodica BRAD

Universitatea „Lucian Blaga” din Sibiu, Facultatea de Litere și Arte
Lucian Blaga University of Sibiu, Faculty of Letters and Arts
Personal e-mail: rodicabrad@gmail.com

Lamartine's Voyage to the Orient: The Christian Poet and the Temptation of Syncretism

The journey of Lamartine to the Orient was crucial for the poet as well as for the future political man and thinker Lamartine. The wish to reach the Orient - a permanent wish for the spirit - materialized itself in a journey during which he lost his daughter but with the help of which he discovered the traces of God on Earth and began to think about the uniqueness of the Being and of the World, a philosophical foundation of a possible union of civilizations and of a religious syncretism.

Keywords: history of French literature, Lamartine, Orient/East, Christianity, culture, civilizations, syncretism



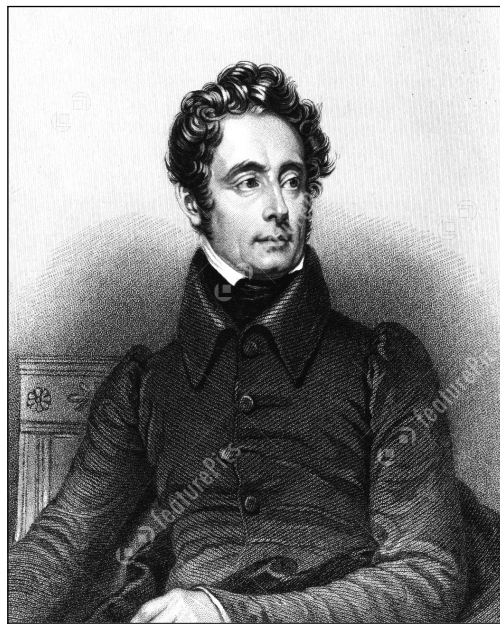
Moto : «*Je ne prie pas comme toi, mais je prie avec toi le maître commun, le maître que tu crois et que tu veux reconnaître et honorer, comme je veux le reconnaître et l'honorer moi-même sous une autre forme. Ce n'est pas à moi de rire de toi, c'est à Dieu de nous juger*» Alphonse de Lamartine.

Le Voyage en Orient occupe une position centrale tant dans la carrière littéraire de Lamartine que dans sa vie privée. Le récit témoigne du long voyage que le poète a fait au Levant qui a duré de juillet 1832 à octobre 1833 et qui a exaucé une aspiration ardente. Ce parcours a été pour Lamartine aussi bien épreuve initiatique (il a perdu sa fille dans ce voyage) qu' évasion lyrique et occasion de se connaître mieux soi-même afin de se régénérer comme poète chrétien et poète de la cité.

Le statut de Lamartine à l' époque du *Voyage*

A l' époque de la parution du *Voyage en Orient* (1835), Lamartine était au comble de sa gloire poétique après les *Harmonies*, mais déçu politiquement par le régime politique représenté par la monarchie de juillet.

Au plan personnel, il était aussi découragé par l' échec enregistré en 1831 aux élections de députés auxquelles il s' était présenté avec l' intention de devenir poète de la cité. De manière évidente, ces circonstances de vie l' ont fait penser à une rupture avec l' Histoire nationale et à fuir une atmosphère qui lui semblait insupportable: «tandis qu' inutile à mon pays, je vais chercher les vestiges de l' histoire, les monuments de la régénération chrétienne et les retentissements lointains de la poésie profane ou sacrée dans la poussière de l' Égypte, sur les ruines de Palmyre ou sur le tombeau de David»¹. Il s' ensuit que l' auteur est devenu conscient de cet ardent vœu qui datait dans son âme depuis toujours et qui se confondait avec le soleil et la lumière: «ces accents ne me suffisaient plus; j' avais épuisé ce peu de paroles divines que notre terre d' Europe jette à l' homme; j' avais soif d' en entendre d' autres sur les rivages plus sonores et plus éclatants. Mon imagination était amoureuse de la mer, des déserts, des montagnes, des murs et des traces de Dieu dans l' Orient. Toute ma vie l' Orient avait été le rêve de mes jours de ténèbres dans les brumes d' automne et l' hiver de ma vallée natale. Mon corps, comme



Sursă foto: <https://www.featurepics.com/online/Alphonse-Lamartine-1487105.aspx>

mon âme est fils du soleil; il lui faut la lumière». ²

Devenu fort aux tréfonds de son âme, ce desideratum s'exprimait dans le besoin de toucher matériellement les traces de Dieu en Orient et de voir les monuments de la terre orientale comme terre des prodiges: «j'avais besoin de remuer, de pétrir dans mes mains un peu de cette terre de notre première famille, la terre des prodiges; de voir, de parcourir cette scène évangélique où se passa le grand drame d'une sagesse divine aux prises avec l'erreur et la perversité humaines; où la vérité morale se fit martyre pour féconder de son sang une civilisation plus parfaite!». ³

Les grandes étapes de ce voyage correspondent en partie à celles de Chateaubriand (la Grèce, la Palestine, Constantinople), mais Lamartine y a ajouté la Syrie (comprenant l'actuel Liban, où il est resté plusieurs mois), ainsi que ce qu'on appelait la Turquie d'Europe, itinéraire qui le fit rentrer à cheval par la Bulgarie, la Serbie et l'Empire austro-hongrois.

Entamée à l'automne 1833, la rédaction du *Voyage* fut achevée en quatre mois, de juillet à septembre 1834. Les notes rédigées en chemin occupent un faible volume par rapport à l'ensemble. Des poèmes, antérieurs au voyage, élaborés en route ou postérieurs sont ajoutés au récit. L'ouvrage parut d'avril à juin 1835. Dans le désir de vraisemblance, le poète y a inséré des sources orientales brutes telles le *Récit du séjour de Fatalla Sayegir chez les Arabes errants du grand désert*, ce qui diminue l'homogénéité du texte par le changement de voix et de perspective. Ce premier récit de voyage sera complété en 1850 d'un autre, issu de son second voyage en Orient intitulé justement *Nouveau Voyage en Orient*. En effet, longtemps après, en 1849, approchant la soixantaine, criblé de dettes et hanté par des désillusions de toutes

sortes, c'est un autre homme qui entreprend ce nouveau périple en Orient. L'idée d'une unicité de l'Être et du monde donne sens au voyage: «mon imagination est de la même eau que cette mer et ce ciel; ma philosophie est de la même source que ces rayons. Dieu est plus visible là-bas qu'ici; c'est pourquoi je désire y vieillir et mourir». ⁴ Il faut préciser que Lamartine est aussi auteur de quelques autres textes qui se constituent en adjuvants ou prolongements des deux *Voyages*: le *Résumé politique du Voyage en Orient*, l'*Épilogue* et l'*Histoire de la Turquie*.

Voyage en Orient fut publié en 1835 en 4 volumes qui ne passèrent pas inaperçus. L'ouvrage fut souvent critiqué d'irrégion ou ironisé, mais, malgré cela, il fut aussi rapidement traduit dans les principales langues européennes et même réédité 16 fois du vivant de son auteur.

L'Orient lamartinien, terre matricielle

Pour Lamartine, poète mage, l'Orient est avant tout l'horizon d'une révélation divine, «terre des prodiges», car terre sainte des trois grandes religions, des juifs, des chrétiens et des musulmans. C'est une terre matricielle, embue de sagesse, de mystères et de tolérance, témoignant surtout de la sagesse chrétienne primitive. En effet, comme il l'avoue, le poète a voulu par ce voyage toucher aux racines du christianisme en Orient afin de se recueillir et se reconstruire en tant que poète chrétien, poète voyant et poète mage.

Dans *Voyage en Orient*, Lamartine se recommande d'abord comme poète inné, génie inspiré auquel Dieu parle, être élu dont le rôle est de transcrire la voix divine par l'intermédiaire d'œuvres capables



de remuer les âmes de ses compatriotes: «je suis né poète, c'est à dire plus ou moins intelligent de cette belle langue que Dieu parle à tous les hommes, mais plus clairement à quelques-uns, par la voix de ses œuvres. Jeune, j'avais entendu ce verbe de la nature, cette parole formée d'images et non de sons, dans les montagnes, dans les forêts, sur les lacs, aux bords des abymes et des torrents de mon pays et des Alpes; j'avais même traduit dans la langue écrite quelques-uns de ces accents qui m'avaient remué, et qui à leur tour remuaient d'autres âmes»⁵. Comme poète, Lamartine espérait aboutir par ce voyage crucial à un poème parfait, à écrire selon son propre cœur et selon le cœur divin, capable de compenser toutes les tristesses et les doutes: «cependant, si Dieu voulait m'exaucer, voici tout ce que je lui demanderais: un poème selon mon cœur et selon le sien! Une image visible, vivante, animée et colorée de sa création visible et de sa création invisible; voilà un bel héritage à laisser à ce monde de ténèbres, de doute et de tristesse! un aliment qui les nourrirait, qui le rajeunirait pour un siècle!»⁶

Lamartine se présente comme chrétien par le cœur et par l'imagination, quelqu'un pour qui la foi a toujours représenté le premier asile face aux épreuves de la vie: «et puis j'étais, j'avais été, presque toujours chrétien par le cœur et par l'imagination: ma mère m'avait fait tel; j'avais quelques fois cessé de l'être, dans mes jours les moins bons de ma première jeunesse; le malheur et l'amour, l'amour parfait qui purifie tout ce qu'il brûle, m'avait également repoussé plus tard dans ce premier asile de mes pensées, dans ces consolations de cœur qu'on redemande à ses souvenirs et à ses espérances, quand tout le bruit du cœur tombe au-dedans de nous, quand tout le vide de la vie nous apparaît après une passion éteinte ou une mort qui ne nous laisse rien à aimer!»⁷

Le christianisme comme religion du cœur

En effet, c'est en Orient que Lamartine a rencontré Dieu et qu'il s'est découvert guide spirituel de l'humanité. Il a abordé cette terre sacrée en quête d'idéal spirituel, de terre promise, capable de lui donner la force d'une auto reconstruction du Verbe poétique. Tout comme il l'affirme soi-même, ce voyage en Orient était un voyage du cœur et de l'âme dont la dimension fondamentale était la prière: «ce jour-là commencèrent en moi des impressions nouvelles et entièrement différentes de celles que mon voyage m'avait jusque-là inspirées: j'avais voyagé des yeux, de la pensée, de l'esprit; je n'avais pas voyagé de l'âme et du cœur comme en touchant la terre des prodiges, la terre de Jéhovah et du Christ, mon voyage devint une prière»⁸.

Lamartine insiste sur l'idée que la foi est la donnée essentielle de vie, précisant qu'il a toujours été chrétien par le cœur et par l'imagination et qu'il y a toujours trouvé

le premier asile de ses pensées depuis sa tendre enfance: «et puis j'étais, j'avais été, presque toujours chrétien par le cœur et par l'imagination: ma mère m'avait fait tel; j'avais quelques fois cessé de l'être, dans mes jours les moins bons de ma première jeunesse; le malheur et l'amour, l'amour parfait qui purifie tout ce qu'il brûle, m'avait également repoussé plus tard dans ce premier asile de mes pensées, dans ces consolations de cœur qu'on redemande à ses souvenirs et à ses espérances, quand tout le bruit du cœur tombe au-dedans de nous, quand tout le vide de la vie nous apparaît après une passion éteinte ou une mort qui ne nous laisse rien à aimer!»⁹

Il redit que le christianisme est pour lui surtout une religion du cœur car la vérité parfaite est dans le cœur, dans l'évidence sentie et que la vérité de l'esprit vient toujours de Dieu: «le christianisme de sentiment était redevenu une douce habitude de ma pensée; je m'étais dit souvent à moi-même: «où est la vérité parfaite, évidente, incontestable? Si elle est quelque part, c'est dans le cœur, c'est dans l'évidence sentie, contre laquelle il n'y a de résonnement qui prévale. Mais la vérité de l'esprit n'est complète nulle part; elle est avec Dieu et non avec nous; notre œil est trop étroit pour en absorber un seul rayon; toute vérité pour nous n'est que relative; ce qui sera le plus utile aux hommes sera donc le plus vrai aussi; la doctrine la plus féconde en vertus divines sera donc celle qui contiendra le plus de vérités divines, car ce qui est bon est vrai!»¹⁰. En fait, continue-t-il, c'est la religion du cœur qui prévaut: «toute ma logique religieuse était là; la philosophie ne montait pas plus haut; elle m'interdisait les doutes, les dialogues interminables de la raison avec elle-même; elle me laissait cette religion du cœur, qui s'associe si bien avec tous les sentiments infinis de la vie de l'âme, qui ne résout rien, mais qui apaise tout»¹¹. Lamartine affirme une foi ardente, mélancolique, mais pleine d'espoir, une foi qui apaise l'âme et l'aide à dépasser les doutes.

Lamartine croit que les grandes œuvres de l'homme durent plus que sa pensée et expriment souvent la quête divine: «le mouvement est la loi de l'esprit humain, le définitif est le rêve de son orgueil ou de son ignorance. Dieu est un but qui se pose sans cesse plus loin, à mesure que l'humanité s'en approche; nous avançons toujours, nous n'arrivons jamais; la grande figure divine, que l'homme cherche depuis son enfance [...] s'élargit, s'agrandit toujours, dépasse les pensées étroites et les temples limités, et laisse les temples vides et les autels s'écrouler, pour appeler l'homme à la chercher et à voir où elle se manifeste de plus en plus, dans la pensée, dans l'intelligence, dans la vertu, dans la nature et dans l'infini!»¹²

Le penseur et le poète chrétien

La pensée religieuse du poète évolue du déisme au rationalisme et surtout au syncrétisme car le poète envisage une union des deux grandes cultures humaines, celle orientale et occidentale, y compris des croyances religieuses, dans une intention d'embrasser l'univers comme œuvre divine complète.

Pour illustrer la pensée et le vécu chrétiens du poète, nous considérons opportun de nous arrêter sur les grands lieux chrétiens du voyage pour voir le frisson religieux vécu par celui-ci et ses résonnances poétiques étonnantes. Ainsi, en arrivant à Malte, Lamartine réfléchit à l'évangélisation qu'a réalisée ici Saint Paul, après y avoir naufragé: «Quand Saint Paul, allant porter la parole féconde du christianisme aux nations, fit naufrage à Malte, et y resta trois mois pour y semer le grain de sénevé, il ne se plaignit pas de son naufrage et de son exil, qui valurent à cette île la connaissance précoce du Verbe et de la morale divine»¹³.

En visitant la Grèce, Lamartine réfléchit sur la religion de la Grèce antique qui était pour lui une religion de l'esprit et de l'imagination et non du cœur: «on sait que ces dieux du peuple n'étaient que le jeu de la poésie et de l'art, des dieux feints et rêvés; rien de grave, rien de réel, rien de puisé dans les profondeurs de la nature et de l'âme humaine avant Socrate et Platon! Là commence la religion de la raison!»¹⁴ Au contraire, le christianisme est une religion de tout autre genre qui a donné à l'homme «le mot et la clé de la destinée humaine».¹⁵ En visitant le Parthénon, le poète le trouve décevant, tout comme le temple de Jupiter. Au contraire, le temple de Thésée le fait penser au poète et à sa mission qui est celle d'extraire l'absolu de la temporalité: «le poète, au contraire, et j'entends par poète tout ce qui crée des idées en bronze, en pierre, en prés, en parole ou en rythme, le poète ne remue que ce qui est impérissable dans la nature et dans le cœur humain; les temps passent, les langues s'usent, mais il vit toujours tout entier, toujours aussi grand, aussi neuf, aussi puissant sur l'âme de ses lecteurs; son art est moins humain, mais plus divin! il est au-dessus de l'orateur.»¹⁶

En voyant l'Acropolis, Lamartine revient à la religion des anciens Grecs, à laquelle il oppose le christianisme, et surtout le Dieu unique prouvé par la raison et adoré par la vertu: «Je ne sens point de tristesse ici; l'âme est légère, quoique méditative; ma pensée embrasse l'ordre des volontés divines, des destinées humaines; il admire qu'il ait été donné à l'homme de s'élever si haut dans les arts et dans une civilisation matérielle; elle conçoit que Dieu ait brisé ensuite ce moule admirable d'une pensée incomplète; que l'unité de Dieu, reconnue enfin par Socrate dans ces mêmes lieux, ait retiré le souffle de vie de toutes ces religions qu'avait enfantées l'imagination des premiers temps; que ces temples se soient écroulés sur

leurs dieux: la pensée du Dieu unique jetée dans l'esprit humain vaut mieux que ces demeures de marbre où l'on n'adorait que son ombre. Cette pensée n'a pas besoin de temples bâtis de mains d'homme; la nature entière est le temple où elle adore»¹⁷. A mesure que les religions se spiritualisent, les temples s'en vont, observe Lamartine: «le christianisme lui-même qui a construit le gothique pour l'animer de son souffle, laisse ses admirables basiliques tomber peu à peu en ruine; les milliers de statues de ses demi-dieux descendent par degré de leur socle aérien autour de ses cathédrales; il se transforme aussi, et ses temples deviennent plus nus et plus simples, à mesure qu'il se dépouille lui-même des superstitions de ses âges de ténèbres, et qu'il résume davantage la grande pensée qu'il propagera sur la terre, pensée du Dieu unique prouvé par la raison et adoré par la vertu.»¹⁸

Au Liban Lamartine observe les gens, leur ferveur religieuse et s'empaigne de beauté en comparant le Mont Liban avec les Alpes si chères à son cœur: «Ce sont les Alpes sous le ciel de l'Asie, plongeant les cimes aériennes dans la profonde sérénité d'une éternelle splendeur.»¹⁹ La vallée libanaise lui procure aussi une vive et ineffaçable impression: «Jamais cette vallée ne s'effacera de mon imagination. Cette terre a dû être la première, la terre de la poésie terrible et des lamentations humaines; l'accent pathétique et grandiose des prophéties s'y fait sentir dans sa sauvage, pathétique et grandiose nature. Toutes les images de la poésie biblique sont gravées en lettres majuscules sur la face sillonnée du Liban et dans ses cimes dorées, et de ses vallées ruisselantes et de ses vallées muettes et mortes.»²⁰

A Nazareth Lamartine visite la maison de la Vierge et de Saint Joseph, ensuite arrive en Syrie et Galilée, à Kaïpha et à Jaffa, mais le point culminant reste Jérusalem. L'émotion du rapprochement de la ville sainte procure au poète de vives émotions, mais le paysage ne correspond pas au premier abord aux attentes des pèlerins: „Chacun de nous [...] jouissait en silence de ce premier regard jeté à la dérobee sur la ville et tout m'inspirait le nom de Jérusalem. C'était elle! Elle se détachait en jaune sombre et mat, sur le fond bleu du firmament et sur le fond noir du Mont des Oliviers [...] c'étaient ces oliviers eux-mêmes, vieux témoins de tant de jours écrits sur la terre et dans le ciel, arrosés de larmes divines, de la sueur de sang et de tant d'autres larmes et de tant d'autres sueurs depuis la nuit qui les a rendus sacrés [...] puis les murs de Jérusalem coupaient l'horizon et cachaient le pied de la montagne sacrée.»²¹. En entrant par la Porte de Damas dans la ville hantée par la peste, le voyageur suit le sentier qui conduit à Gethsémani: «Ayant à notre gauche la profonde et obscure vallée de Gethsémani [...] nous suivîmes, jusqu'à la porte de Saint Etienne, un sentier étroit touchant aux murailles, interrompu par deux belles piscines dans l'une desquelles le Christ guérit le paralytique. Ce sentier est suspendu sur une marge

étroite qui domine le précipice de Gethsémani et la vallée de Josaphat: à la porte de Saint Etienne, il est interrompu dans sa direction le long des terrasses à pic qui portent le temple de Salomon [...] et une pente rapide et large descend tout à coup à gauche, vers le pont qui traverse le Cédron et conduit à Gethsémani et au jardin des Olives.»²²

La vue du Mont des Oliviers est d'abord celle d'un peintre qui crée l'image et actualise le souvenir sacré en évoquant la terreur sacrée du Fils de l'Homme abandonné par Dieu- Père: «J'aperçus derrière moi un arpent d'étendue, touchant d'un côté à la rive élevée du torrent du Cédron, et de l'autre s'élevant doucement contre la base du mont des Olives. Un petit mont de pierres sans ciment entoure ce champ, et huit oliviers, espaces de trente à quarante pas l'un de l'autre le couvrent presque tout entier de leur ombre. Ces oliviers sont au nombre des plus gros arbres de cette espèce que j'aie jamais rencontrés: la tradition fait remonter leurs années jusqu'à la date mémorable de l'agonie de l'Homme- Dieu qui les choisit pour cacher ses divines angoisses.»²³ Et la méditation grave que le lieu sacré lui inspire: «Je fermai un moment les yeux, je me reportai en pensée à cette nuit, veille de la rédemption du genre humain où le Messager divin avait bu jusqu'à la lie le calice de l'agonie, avant de recevoir la mort de la main des hommes, pour salaire de son céleste message»²⁴. L'épisode tragique de la vie de Jésus qui s'y était dans le temps passé inspire au poète de graves pensées: «je me représentai l'océan d'angoisses qui dut inonder le cœur du Fils de l'Homme quand il contempla d'un seul regard toutes les misères, toutes les ténèbres, toutes les amertumes, toutes les vanités, toutes les iniquités du sort de l'homme; quand il voulut soulever seul ce fardeau de crimes et de malheurs sous lequel l'humanité toute entière passe courbée et gémissante dans cette étroite vallée de larmes; quand il comprit qu'il ne pouvait apporter même une vérité et une consolation nouvelle à l'homme qu'au prix de sa vie; quand, reculant d'effroi devant l'ombre de la mort qu'il sentait déjà sur lui, il dit à son Père: «que ce calice passe loin de moi!»²⁵ Cette vallée sombre et encaissée était prédestinée, étant choisie pour la scène la plus douloureuse de la passion de l'Homme- Dieu: l'homme d'opprobre, l'homme de douleur, pouvait s'y cacher comme un criminel, entre les racines de quelques arbres, entre les roches du torrent, sous les triples ombres de la ville, de la montagne et de la nuit; il pouvait entendre de là les pas secrets de sa mère et de ses disciples, qui passaient sur le chemin en cherchant leur fils et leur maître; [...] le Christ pouvait-il mieux choisir le lieu de ses larmes? pouvait-il arroser de la sueur de sang une terre plus labourée de misères, plus abreuvée de tristesses, plus imbibée de lamentations?»²⁶

La vallée de Josaphat lui rappelle la scène terrible du jugement suprême: « Il y a une autre scène de paysage de Jérusalem que je voudrais me graver à moi-même dans

la mémoire; mais je n'ai ni pinceau, ni couleurs. C'est la vallée de Josaphat ! vallée célèbre dans la tradition des trois religions, là où les juifs, les chrétiens et les mahométans s'accordent à placer la scène terrible du jugement suprême !- vallée qui a vu déjà sur ses bords la plus grande scène du drame évangélique: les larmes, les gémissements et la mort du Christ- vallée où tous les prophètes ont passé tour à tour, en jetant un cri de tristesse ou d'horreur qui semble y retentir encore! vallée qui doit entendre une fois le grand bruit du torrent des âmes roulant devant Dieu, et se présentant d'elles-mêmes à leur fatal jugement!»²⁷

L'église du Saint Sépulcre lui inspire la plus puissante émotion et admiration, d'abord pour la beauté de sa construction: «C'est à l'extérieur surtout un vaste et beau monument de l'époque byzantine; l'architecture en est grave, solennelle, grandiose et riche, pour le temps où elle fut construite; c'est un digne pavillon jeté par la piété des hommes sur le tombeau du Fils de l'homme. A comparer cette église avec ce que le même temps a produit, on la trouve supérieure à tout. Sainte-Sophie, bien plus colossale, est bien plus barbare dans sa forme: ce n'est au dehors qu'une montagne de pierres flanquée de collines de pierres; le Saint Sépulcre, au contraire, est une coupole aérienne et ciselée. Où la taille savante et gracieuse des portes, des fenêtres, des chapiteaux et des corniches, ajoutent à la masse l'incalculable prix d'un travail habile; où la pierre est devenue dentelle pour être digne d'entrer dans ce monument élevé à la plus grande pensée humaine; où la pensée même qui l'a élevé est écrite dans les détails comme dans l'ensemble de l'édifice.[...] Les rois de Jérusalem la retouchèrent et l'embellirent des ornements de cette architecture semi occidentale, semi moresque, dont ils avaient trouvé le goût et les modèles en Orient. Mais telle qu'elle est maintenant à l'extérieur, avec sa masse byzantine et ses décorations grecques, gothiques et arabesques, avec les déchirures même, stigmates du temps et des âges, qui restent imprimés sur sa façade, elle ne fait point contraste avec la pensée qu'on y apporte, avec la pensée qu'elle exprime »²⁸. Pénétrant sous la coupole de l'église on voit que: «le centre de cette coupole, que les traditions locales donnent pour le centre de la terre, est occupé par un petit monument renfermé dans le grand, comme une pierre précieuse enchâssée dans une autre; [...] elles renferment toutes quelques témoignages réels ou supposés des scènes de la Rédemption; la partie de l'église du Saint Sépulcre qui n'est pas sous la coupole est exclusivement réservée aux Grecs schismatiques; une séparation en bois peint et couverte de tableaux de l'école grecque, divise cette nef de l'autre[...]; un escalier taillé dans le roc, conduit de là au sommet du Calvaire où les trois croix furent plantées: le Calvaire, le tombeau et plusieurs autres sites du drame de la Rédemption se trouvent ainsi accumulés sous le toit d'un seul édifice d'une médiocre étendue; cela semble

conforme aux récits des évangiles, et l'on est loin de s'attendre à trouver le tombeau de Joseph d'Arimatee taillé dans le roc hors des murs de Sion, à cinquante pas du calvaire, lieu des exécutions, renfermé dans l'enceinte des murailles modernes.»²⁹

L'émotion des visiteurs du Saint Sépulcre dépasse la force des mots, étant produite par le sentiment de l'inanité de l'homme par rapport à la grandeur du Rédempteur: «j'entrai à mon tour et le dernier dans le saint sépulcre, l'esprit assiégé de ces idées immenses, le cœur ému d'impressions plus intimes, qui reste mystère entre l'homme et son âme, entre l'insecte pensant et le Créateur: ces impressions ne s'écrivent point; elles s'exaltent avec la fumée des lampes pieuses, avec les parfums des encensoirs, avec le murmure vague et confus des soupirs; elles tombent avec les larmes qui viennent aux yeux au souvenir des premiers noms que nous avons balbutiés dans notre enfance, du père et de la mère qui nous les ont enseignés, des frères, des sœurs, des amis avec lesquels nous les avons murmurés; toutes les impressions pieuses qui ont remué notre âme à toutes les époques de la vie, toutes les prières qui sont sorties de notre cœur et de nos lèvres au nom de celui qui nous apprit la prière, son Père et le nôtre.»³⁰ La prière qu'il y fait est la plus pure et la plus belle de toute sa vie: «Je restai longtemps ainsi, priant le ciel, le Père, là, dans le lieu même où la plus belle des prières monta pour la première fois vers le ciel; [...] ma prière fut ardente et forte; je demandai de la vérité et du courage devant le tombeau de celui qui jeta le plus de vérité dans ce monde, et mourut avec le plus de dévouement à cette vérité dont Dieu l'avait fait le verbe; je me souviendrai à jamais des paroles que je murmurai dans cette heure de crise de ma vie morale. Peut-être fus-je exaucé: une grande lumière de raison et de conviction se répandit dans mon intelligence, et sépara plus clairement le jour des ténèbres, les erreurs des vérités; il y a des moments dans la vie où les pensées de l'homme, longtemps vagues et douteuses, et flottantes comme des flots sans lit, finissent par toucher un rivage où elles se brisent et reviennent sur elles-mêmes avec des formes nouvelles, et un courant contraire à celui qui les a poussés jusque-là. Ce fut là pour moi un de ces moments: celui qui sonde les pensées et le cœur le sait, et je le comprendrai peut être moi-même un jour. Ce fut un mystère dans ma vie, qui se révélera plus tard.»³¹

La tentation du syncrétisme

Lamartine considère l'Orient comme un «berceau des religions» et idéalise l'islam, soutenant que les dogmes du Coran semblent proches du christianisme par l'idée de providence. Plus encore, à certaines occasions, la religion musulmane elle-même lui semble plus intelligible, plus pure et plus avancée que la sienne. Dans *l'Histoire de la Turquie*, il estime que le

prophète Mahomet a offert aux hommes égarés par le paganisme un dessein «sublime» et «surhumain»: «saper les superstitions, interposées entre la créature et le Créateur, rendre Dieu à l'homme et l'homme à Dieu, restaurer l'idée rationnelle et sainte de divinité dans ce chaos des dieux matériels et défigurés de l'idolâtrie»³². Pour Lamartine l'islam est «plein de vertus» et le mahométisme lui-même «n'est que la croyance dans l'inspiration divine, manifestée par un homme plus sage et plus favorisé de l'émanation céleste que le reste de ses semblables; on a mêlé plus tard quelques faits miraculeux à la mission de Mahomet; mais ces miracles ne sont pas le fond de la religion, et ne sont pas admis par les Turcs éclairés. Toutes les religions ont leurs légendes, leurs traditions absurdes, leur côté populaire; le côté philosophique du mahométisme est pur de ces grossiers mélanges. Il n'est que résignation à la volonté de Dieu, et charité envers les hommes [...]. C'est le théisme pratique et contemplatif»³³. A une autre occasion, Lamartine affirme que le mahométisme n'est qu'«un culte très philosophique, qui n'a imposé que deux grands devoirs à l'homme: la prière et la charité.»³⁴ Cherchant à concilier foi et raison, espérant l'avènement d'une religion rationnelle, le poète semble vénérer la mosquée, plus proche que l'église, croit-il, de l'idéal de transcendance: «la mosquée vaut mieux que l'église; ce n'est point un temple où habite un dieu; c'est une maison de prière et de contemplation, où les hommes se rassemblent pour adorer le Dieu unique et universel»³⁵.

D'ailleurs, Lamartine célèbre toutes les trois grandes religions et se montre autrefois modérément admiratif envers l'Islam. Son regard sur les Turcs emprunte aussi à ses prédécesseurs et relève de l'imaginaire classique, qui en fait un peuple noble, guerrier et conquérant, mais également fanatique, despotique et indolent. Ainsi, ce qui attire l'attention de Lamartine à l'église du Saint-Sépulcre, c'est justement la tolérance des Turcs qui protègent même le grand site des chrétiens: «possesseurs, par la guerre, du monument sacré des chrétiens, ils ne le détruisent pas, ils n'en jettent pas la cendre au vent; ils le conservent, ils y maintiennent un ordre, une police, une révérence silencieuse que les communions chrétiennes, qui se le disputent, sont bien loin d'y garder elles-mêmes.»³⁶ Plus encore, dit-il, ceux-ci veillent à ce que «la relique commune de tout ce qui porte le nom de chrétien soit préservée pour tous, afin que chaque communion jouisse, à son tour, du culte qu'elle veut rendre au saint tombeau. Sans les Turcs, ce tombeau que se disputent les Grecs et les catholiques, et les innombrables ramifications de l'idée chrétienne, aurait déjà été un objet de lutte entre ces communions haineuses et rivales, aurait tour à tour passé exclusivement de l'une à l'autre, sans doute, aux ennemis de la communion triomphante. Je ne vois pas là de quoi accuser et injurier les Turcs.»³⁷ Et la réflexion va encore plus loin: «que les chrétiens s'interrogent et

se demandent de bonne foi ce qu'ils auraient fait si les destinées de la guerre leur avaient livré la Mecque et le Kaaba. Les Turcs viendraient-ils de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie y vénérer en paix les monuments conservés de l'islamisme?³⁸ Partout où le Musulman «voit l'idée de Dieu dans la pensée de ses frères, il s'incline et il respecte. Il pense que l'idée sanctifie la forme. C'est le seul peuple tolérant».³⁹

A une autre occasion, Lamartine montre que les Turcs sont «le peuple le plus tolérant de la terre, et qui comprend le mieux le culte et la prière, dans quelque langue ou sous quelque forme qu'ils se montrent à lui.»⁴⁰ De même, profondément déçu par l'image de la Grèce non encore libérée de sous l'empire ottoman, Lamartine observe que les Turcs: «y ont imprimé ce caractère d'inaction et d'indolence qu'ils portent partout: tout y est dans l'inertie et dans une sorte de misère. Mais ce peuple qui ne crée rien, qui ne renouvelle rien, ne brise et ne détruit rien non plus: il laisse au moins agir la nature librement autour de lui; il respecte les arbres jusqu'au milieu même des rues et des maisons qu'il habite».⁴¹

La nouveauté de perspective qu'apporte Lamartine est que les religions sont pour lui égales, qu'elles fonctionnent de la même façon et que la prière est la même: «elles sont, de tous les mystères de la nature et de l'esprit humain, le plus mystérieux et le plus inexplicable; elles sont d'instinct et non de raisonnement [...]. Elles sont parce qu'elles sont; [...] elles font partie du cœur même plus encore que de l'esprit de l'homme.»⁴² Ainsi, on peut dire que, pour Lamartine, la diversité religieuse n'empêche point la foi et les différences et particularités des dogmes n'effacent pas l'universalité de Dieu et de la prière. C'est le même Dieu, c'est la même prière que l'on retrouve chez les musulmans, les juifs et au sein des diverses branches du christianisme. Pour un chrétien rationaliste comme Lamartine, les analogies entre «les communions chrétiennes» sont remarquables et traduisent un même sentiment religieux. Ainsi atténue-t-il à l'extrême les différences dogmatiques comme, par exemple, quand il décrit des chrétiens libanais. Son éloge des Maronites qui, du fait de la différence de culte et de traditions, constituent «un peuple à part dans tout l'Orient [...] une colonie européenne jetée par le hasard au milieu des tribus du désert»⁴³ et son apologie des Arméniens de Damas laissent entrevoir sa désapprobation pour les disputes stériles entre les cultes chrétiens. Pourtant, l'idéal d'une spiritualité universelle n'est pas concevable sans préservation de l'identité des Orientaux qui est quasireligieuse: «car quoi de plus fort pour l'homme que le sentiment religieux, que son dogme, que sa foi intime?»⁴⁴ C'est la voix de son intelligence, c'est la pensée dans laquelle il résume toutes les autres; mœurs, lois, patrie, tout est pour un peuple dans sa religion: c'est ce qui fait, je crois, que l'Orient se constituera

si difficilement en une seule et grande nation»⁴⁵. Plus encore, c'est là aussi que Lamartine voit la cause de l'imminent effondrement de l'Empire turc: «c'est ce qui fait que l'empire turc s'écroule. Vous n'apercevez de signes d'une existence commune, de symptômes d'une nationalité possible, que dans les parties de l'empire où les tribus d'un même culte sont agglomérées, parmi la race grecque asiatique, parmi les Arméniens, parmi les Bulgares et parmi les Serviens; partout ailleurs, vous voyez des hommes mais pas de nations»⁴⁶.

Le poète montre également le lien qu'entretiennent les Turcs avec les peuples chrétiens du Liban. C'est ainsi que les Druzes vivent comme dans une «colonie européenne laissée en Orient par les croisés»⁴⁷. Les minorités chrétiennes du Levant bénéficient sans doute du soutien des consuls européens contre toute oppression, mais l'empire ottoman ne les persécute pas, soutient-il: «La tolérance religieuse, je dirai plus, le respect religieux, sont profondément empreints dans leurs mœurs».⁴⁸

Lamartine rêve d'une religion épurée, simplifiée, exempte d'erreurs humaines, une religion de raison, de simplicité et d'humilité. Cette religion à venir sera possible d'abord à cause des ressemblances qui existent entre elles. Tout d'abord, toutes les religions ont deux natures: une nature populaire, vulgaire et une autre absolue, immuable qui est d'essence rationnelle, capable d'éclaircir toute réalité d'ici-bas par la lumière de vérité et d'amour qui tient de la divinité: «toutes les religions ont deux natures dont l'association étonne les esprits; une nature populaire: miracles, légendes, superstitions honteuses; alliage impur dont les siècles d'ignorance et de ténèbres mêlent et ternissent la pensée du ciel; une nature rationnelle et philosophique que l'on découvre éclatante et immuable en effaçant de la main la rouille humaine, et qui, présentée au jour éternel et incorruptible, qui est la raison, le réfléchit pure et entière, et éclaire toute chose et toute intelligence de cette lumière de vérité et d'amour au fond de laquelle on voit et l'on aime l'*Etre évident*, Dieu!».⁴⁹

C'est donc après avoir fait ces observations attentives et subtiles que Lamartine esquisse son grand projet de syncrétisme, en énonçant l'idée d'une complémentarité entre l'Orient et l'Occident. Lamartine envisage cette fusion des deux grandes civilisations humaines qui pourrait se faire dans le sens suivant: «il est temps, selon moi, de lancer une colonie européenne dans ce cœur de l'Asie, de reporter la civilisation moderne aux lieux d'où la civilisation antique est sortie, et de former un empire immense de ce grands lambeaux de l'empire turc, qui s'écroule sous sa propre masse, et qui n'a d'héritier que le désert et la poudre des ruines sur lesquelles il s'est abîmé. Rien n'est plus facile que d'élever un monument nouveau sur ces terrains déblayés, et de rouvrir à de fécondes races humaines ces sources intarissables de population que le mahométisme a taries par son exécration administration»

et là il se réfère au fait que les Turcs, «sans avoir rien détruit, ont laissé tout périr autour d'eux.»⁵⁰

Plus encore, cette nouvelle civilisation qui serait susceptible de naître, croit-il, pourrait même s'incarner dans la figure du fils de l'émir d'Égypte, Abdul-Medjid, personnage salubre qui pourrait faire renaître l'empire sous un nouveau signe du progrès: «aidons-le à faire prospérer par l'agriculture, le commerce, les arts, ce vaste empire qui, grâce aux mains par lesquelles il est dirigé, entre à de si grands pas dans une nouvelle ègère de la civilisation»⁵¹. Pour ce faire, il entrevoit l'utopie d'une «colonisation» susceptible à la fois de civiliser l'Orient et de résoudre la question sociale occidentale. Cette union salvatrice est clairement envisagée dans le *Résumé politique du voyage en Orient*: «par une admirable prévoyance de la Providence, qui ne crée jamais des besoins nouveaux sans créer en même temps les moyens de les satisfaire, il se trouve qu'au moment même où la grande crise civilisatrice a lieu en Europe, et où les nouvelles nécessités qui en résultent se révèlent aux gouvernements et aux peuples, une grande crise d'un ordre inverse a lieu en Asie, et qu'un grand vide s'offre là au trop plein des populations et des facultés européennes. L'excès de vie qui va déborder chez nous peut et doit s'absorber sur cette partie du monde; l'excès de force qui nous travaille peut et doit s'employer dans ces contrées où la force est épuisée et endormie, où les populations croupissent et tarissent, où la vitalité du genre humain expire».⁵² Ainsi, à l'encontre de l'ethnocentrisme qui marque l'orientalisme du XIX^e siècle, Lamartine revendique une identité plurielle, une identité mêlant des appartenances au Sud et au Nord de la Méditerranée. Il s'agit, bien sûr, d'une vision utopique, de l'utopie d'une union entre les deux civilisations et les deux continents et ; en même temps, d'une religion nouvelle, purifiée, rationnelle, réunissant des traits différents concertés au sein d'une même foi en un Dieu unique. Cette tentation syncrétique est inspirée par la contemplation simple des âmes orientales, par la vie des gens, leurs pratiques religieuses, leurs rituels, leurs actions et leurs habitudes.

Le portrait de l'émir Béchir qui est un modèle de syncrétisme est impressionnant justement par le fait que ce personnage fascinant pour Lamartine est lui-même empreint de syncrétisme: «l'émir Béchir est lui-même chrétien et même catholique, ou plutôt il est comme la loi dans tous les pays de tolérance, il est de tous les cultes officiels de son pays: musulman pour les musulmans, Druze pour les Druzes, chrétien pour les chrétiens. Il y a chez lui des mosquées et une église; mais, depuis quelques années, sa religion de famille, la religion du cœur est le catholicisme. Sa politique est telle, et la terreur de son nom si bien établie, que sa foi chrétienne n'inspire ni défiance ni répugnance aux Arabes musulmans, aux Druzes et aux Métualis qui vivent sous son empire. Il fait justice à tous, et tous le respectent

également»⁵³ De même, le fils du gouverneur de Jérusalem (qui semble au poète incarner toute la beauté de l'homme arabe) avoue ses croyances intimes qui vont dans le même sens d'un syncrétisme généreux: «pour moi [...] tous les hommes sont frères, bien qu'ils adorent, chacun dans leur langue, le Père commun; il ne donne rien aux uns aux dépens des autres: il fait luire son soleil sur les adorateurs de tous les prophètes, les hommes ne savent rien, mais Dieu sait tout; *Alah kerim*, Dieu est grand!»⁵⁴.

Dans *Résumé politique du voyage en Orient* Lamartine revient sur la fusion des deux grandes civilisations humaines qu'il explique de la façon suivante: «il est temps, selon moi, de lancer une colonie européenne dans ce cœur de l'Asie, de reporter la civilisation moderne aux lieux d'où la civilisation antique est sortie, et de former un empire immense de ce grands lambeaux de l'empire turc, qui s'écroule sous sa propre masse, et qui n'a d'héritier que le désert et la poudre des ruines sur lesquelles il s'est abîmé. Rien n'est plus facile que d'élever un monument nouveau sur ces terrains déblayés, et de rouvrir à de fécondes races humaines ces sources intarissables de population que le mahométisme a taries par son exécration administration» et là il se réfère au fait que les Turcs, «sans avoir rien détruit, ont laissé tout périr autour d'eux.»⁵⁵

En conclusion, en voyageant en Orient, Lamartine est parti aux traces des civilisations anciennes pour se régénérer comme poète chrétien, en retournant aussi aux sources vives de la poésie. Après avoir épuisé «ce peu de paroles divines que notre terre d'Europe jette à l'homme», il a voulu en entendre d'autres, plus sonores et plus éclatants sur la terre qui préservait les traces de la vie christique vue comme terre des prodiges. Les idées de Lamartine sur l'union des civilisations et la perspective syncrétique sont d'autant plus émouvantes qu'elles contrastaient à celles de Chateaubriand et d'autres penseurs sur la question orientale, en relevant l'idée utopique de cette union possible entre les deux berges de la Méditerranée par la naissance d'une nouvelle civilisation implantée dans le passé, mais orientée vers le progrès, régi par la raison. L'idée d'une union entre les religions tient évidemment aussi de la doctrine romantique célébrant un Dieu universel, exempt de toute rupture ou scission, un Dieu unique à vénérer dans l'unicité de l'être et du monde, dans la multiplicité des identités et des formes culturelles.

Notes :

1. Lamartine, *Sur la politique rationnelle*, Paris, Gosselin, 1831, p. 130-131.
2. Ibidem.
3. Ibidem, p. 16.
4. Lamartine, *Nouveau Voyage en Orient*, Paris, 1852.



5. Ibidem, p. 15.
6. Ibidem, p. 21
7. Ibidem, p. 16.
8. Ibidem.
9. *Ibidem*, p. 16.
10. Lamartine *Voyage*, p.16.
11. Ibidem, p.16-17.
12. Ibidem, p. 451.
13. Ibidem, p. 52-53.
14. Idem
15. Ibidem, p. 86.
16. Ibidem, p.94
17. Ibidem, p.94
18. Ibidem.
19. Ibidem, p. 121.
20. Ibidem, p. 169.
21. Ibidem, p. 299.
22. Ibidem, p. 302.
23. Ibidem.
24. Ibidem, p. 303.
25. Ibidem, p. 304.
26. Ibidem, p. 305.
27. Ibidem, p. 311.
28. Ibidem, p. 315.
29. Ibidem, p. 318.
30. Ibidem, p. 320.
31. Ibidem, p. 321.
32. Lamartine *Histoire de la Turquie*, p. 221.
33. Ibidem, p. 499.
34. Ibidem, p. 440.
35. Lamartine dans Henri Guillemin, *Lamartine*, Paris, Seuil, 1987, p.124.
36. Ibidem, p. 394-395.
37. Ibidem, p. 395.
38. Ibidem, p. 317.
39. Ibidem.
40. Ibidem, p. 242.
41. Ibidem, p. 106.
42. Ibidem, p. 230.
43. Ibidem, p. 487.
44. Ibidem
45. Ibidem
46. Ibidem, p. 219.
47. Ibidem, p. 490.
48. Ibidem, p. 303.
49. Ibidem, p. 352.
50. *Ibidem*, p. 439.
51. Lamartine, *Discours* reproduit par le journal *L'impartial* du 16 juillet, 1850.
52. Lamartine *Résumé politique du voyage en Orient*, p. 517.
53. Ibidem, p. 176.
54. Ibidem, p. 325.
55. Ibidem, p. 439.

Bibliographie:

- Lamartine, Alphonse de, *Sur la politique rationnelle*, Paris, Ed. Gosselin, 1831
- Lamartine, *Nouveau Voyage en Orient*, Paris, 1852.
- Lamartine, *Histoire de la Turquie*, Paris, aux Bureau du Constitutionnel, 954
- Lamartine, *Voyage en Orient*, Œuvres, V, VI, Paris, Hachette, 1868
- Lamartine dans Henri Guillemin, *Lamartine*, Paris, Seuil, 1987

